Irénikon

Éditorial «Communion en Église et entre Églises» ● Apprendre la catholicité: explorations d'œcuménisme réceptif, par Mary Tanner ● La Conférence de Lambeth 2008: Chronique d'une crise de communion, par Thaddée Barnas ● La paternité spirituelle: éléments bibliques, par Enzo Bianchi ● La paternité spirituelle dans la compagnie des hommes: saint Alexis Metchev (17 mars 1859 — 22 juin 1923), par Antoine Arjakovsky ● Relations entre les Communions ● Chronique des Églises ● Bibliographie ● Livres reçus

Sommaire

IRÉNIKON

TOME LXXXI 2e et 3e trimestre 2008

Éditorial

Deux événements ont marqué l'actualité œcuménique cet été: la Conférence de Lambeth qui réunit les évêques de la Communion anglicane, et la rencontre fin juillet à Kiev entre le patriarche œcuménique Bartholomée Ier et le patriarche Alexis II de Moscou. À première vue ces deux événements ne semblent concerner que les seules Églises anglicane et orthodoxe et le lien de communion en leur sein. Il n'en est pas ainsi. En effet, les joies et les épreuves d'une Église touchent de près toutes les Églises. Aussi l'enjeu des deux événements dépasse-t-il de loin l'actualité immédiate et affecte-t-il l'engagement œcuménique de tous les chrétiens.

Déjà les Actes des Apôtres et les épîtres de saint Paul nous apprennent que tensions et conflits n'ont pas épargné l'Église primitive. Mais la vive conscience de la réconciliation avec Dieu, offerte gratuitement au Peuple et à l'humanité par le sacrifice du Messie crucifié, a permis à chaque fois d'accueillir pleinement la communion du Père et de son Fils Jésus-Christ, et de maintenir cette communion au sein de l'Église.

Maintenir la communion, telle est bien la tâche qui incombe aux dirigeants et aux fidèles d'une Église. Chaque génération de croyants, au gré des circonstances historiques et des cultures dans lesquelles elle est placée, affronte ce défi. Aujourd'hui les défis à la communion sont immenses. Des questions éthiques peuvent diviser une Église; comment discerner et vivre une obéissance à la Parole de Dieu, conforme au projet de Dieu pour l'être humain? Des questions géopolitiques peuvent diviser une Église: comment discerner ce qui est légitime particularité ecclésiale nationale de l'ethno-phylétisme, et remédier aux désordres canoniques au-delà des territoires propres? Les autres Églises ne pourraient-elles pas, au vu des menaces qui pèsent sur le chemin de tous vers l'unité, sans immixtion et sans arrière-pensée, encourager des Églises-sœurs à maintenir la communion en leur sein?

Deux passages de la lettre de saint Clément de Rome aux chrétiens de Corinthe viennent à l'esprit. «Prions, nous aussi, pour ceux qui sont coupables de quelque faute, afin que la douceur et l'humilité leur soient accordées, afin qu'ils cèdent, non pas à nous certes, mais à la volonté de Dieu» (56,1). «... Maintenir la concorde en pratiquant l'oubli des injures, la charité, la paix et une constante équité» (62,2). Certes, c'est en tenant fixe le regard sur le Christ Jésus, le Serviteur souffrant de la communion avec Dieu que, dans la foi en son salut, les chrétiens et les Églises mèneront le beau combat pour le maintien de la communion au sein de leur Église et de toutes les Églises.

La paternité spirituelle: éléments bibliques*

Introduction

Le thème de la paternité, si cher à la tradition monastique d'Orient et d'Occident, n'est pas explicitement traité dans les Saintes Écritures. Toutefois, il est vrai que, bien vite, ceux qui ont pratiqué ce ministère, dans le milieu juif d'abord, puis chrétien, ont fait recours à certains personnages bibliques considérés comme précurseurs et *exempla* de la paternité spirituelle. À cet égard, je me limite à citer deux textes contenus dans la *Philocalie*[1], qui recueille cette longue tradition:

> «Il ne se trouve pas d'autre voie sûre de salut que de révéler ses pensées aux pères qui ont le plus de discernement et de recevoir d'eux la règle de la vertu, plutôt que de suivre son jugement et son propre sens [...] Nous pouvons l'apprendre de beaucoup de passages des Écritures inspirées, en particulier de l'histoire de Samuel. Appelé par Dieu une et deux fois, il accourut auprès du vieillard Éli et par ses instructions il fut formé à la manière dont on doit répondre à Dieu» (cf. 1 S 3, 1-9)[2].
>
> «Le Seigneur [affirme]: «Si l'on ne naît pas d'en haut, on ne peut pas entrer dans le Royaume des cieux» (cf. Jn 3, 3).

* Conférence tenue le 18 septembre 2008 à Bose dans le cadre du XVIe Colloque œcuménique international de spiritualité orthodoxe consacré à *La paternité spirituelle dans la tradition orthodoxe*.

1. Pour la traduction française intégrale de cette œuvre, cf. *Philocalie des pères neptiques*, 11 vol., Bégrolles-en-Mauges, Bellefontaine, 1979-1991. On trouve une anthologie raisonnée dans *La Filocalia, amore del bello*, L. Cremaschi (éd.), Magnano, Qiqajon, 2006 (en particulier les pages 291-324 sur le thème de la paternité spirituelle).

2. Cassien le Romain, *Au sujet des pères de Scété* (cf. Jean Cassien, *Conférences* 2, 13-14), *Philocalie* vol. 9, pp. 116-117.

> Cette naissance vient naturellement de la soumission aux pères spirituels *[...] Ainsi les douze sont nés du seul Christ.* Et les soixante-dix sont nés des douze. Ils sont devenus enfants de Dieu le Père, comme le Seigneur l'avait dit: «Vous êtes les fils de mon Père qui est dans les cieux» (cf. Mt 5, 45). Et Paul nous dit également: «Quand bien même vous auriez des milliers de maîtres, nous n'avez pas plusieurs pères. C'est moi qui vous ai engendrés. Soyez mes imitateurs» (cf. 1 Co 4, 15; 11, 1)[3].

En m'inspirant de ces passages, et d'autres que l'on pourrait citer, je tenterai d'évoquer les figures les plus significatives de «pères spirituels» *ante litteram* présents dans la Bible, en analysant chaque fois les caractéristiques saillantes de leur rapport avec ceux qu'ils ont engendrés comme «enfants»: je suis en effet convaincu que ces éléments peuvent inspirer la pratique de la paternité spirituelle de toutes les époques.

1. La paternité spirituelle dans l'Ancien Testament

La première occurrence biblique d'un usage figuré de l'appellatif «père» est attestée à propos de Joseph, défini comme «père pour pharaon», c'est-à-dire, comme cela est aussitôt spécifié, «maître sur toute sa maison, gouverneur dans tout le pays d'Égypte» (Gn 45, 8). Sa sagesse, son intelligence et son discernement dans l'interprétation des songes font de Joseph, bien qu'il soit extrêmement jeune, un guide pour le roi, qui s'adresse à lui en reconnaissant qu'il est habité par l'Esprit de Dieu (cf. Gn 41, 38).

Mais le premier rapport entre un père et un fils spirituels dans l'Ancien Testament, même si les termes n'apparaissent pas comme tels, est celui entre Moïse et Josué. Josué, fils de Noun, est présenté comme «le serviteur de Moïse, un jeune homme qui ne quittait jamais l'intérieur de la tente de

3. Nicétas Stéthatos, *Chapitres physiques* 53, *Philocalie* vol. 4, p. 90.

la rencontre» (cf. Ex 33, 11). Pour signifier sa nouvelle naissance, Moïse lui fait changer de nom: de Hoshéa, il devient précisément Josué (cf. Nb 13, 16). Et de même que Moïse l'avait emmené avec lui sur le Sinaï au moment d'entrer dans l'intimité avec le Seigneur (cf. Ex 24, 13), de même l'élira-t-il pour successeur dans la mission de guide d'Israël: sur Josué en effet demeure l'Esprit, affirme l'Écriture; et Moïse lui imposera les mains par ordre du Seigneur, lui faisant avoir part à son autorité, afin que la communauté du Seigneur ne soit pas comme un troupeau sans pasteur (cf. Nb 27, 15-20).

Dans ce rapport entre Moïse et Josué sont déjà présents de manière latente les éléments fondamentaux d'une relation de paternité spirituelle: Moïse transmet à Josué les ordres de Dieu, en le rendant intrépide et courageux (cf. Dt 3, 21-28)[4]; il l'assure que le Seigneur marchera devant lui, qu'il ne le délaissera et ne l'abandonnera pas» (cf. Dt 31, 8); et au terme de la Torah, on lit: «Josué était rempli de l'esprit de sagesse, car Moïse lui avait imposé les mains. C'est à lui qu'obéirent les fils d'Israël, agissant selon l'ordre que le Seigneur avait donné à Moïse (Dt 34, 9)[5]. En écoutant Josué, on peut désormais écouter Moïse: voilà la transmission, l'authentique *traditio* de père à fils, qui inspirera la célèbre affirmation qui ouvre les *Pirqè Avot*: «Moïse a reçu la Torah du Sinaï et l'a transmise à Josué, Josué aux anciens, les anciens aux prophètes, et les prophètes l'ont transmise aux hommes de la grande assemblée»[6]...

Dans le cadre de cette relation, il me semble significatif de remarquer également la présence de ce que l'on pourrait appeler la *correction paternelle*. Quand Josué est irrité parce que Eldad et Médad reçoivent eux aussi le charisme spirituel-prophétique, les poussant à prophétiser dans le camp

4. Sur la fonction de Moïse comme médiateur de la parole de Dieu, cf. ORIGÈNE, *Homélies sur les Nombres* 12,1.

5. Cf. CYRILLE DE JÉRUSALEM, *Catéchèses baptismales* 16, 26: «Sous Moïse l'Esprit était donné par l'imposition des mains. Pierre aussi par l'imposition des mains donne l'Esprit (cf. Ac 8, 17)».

6. *Mishna Avot* 1, 1.

sans qu'ils se soient rendus à l'assemblée commune dans la tente, Moïse lui répond avec résolution: «Serais-tu jaloux pour moi? Ah! puisse tout le peuple du Seigneur être prophète, le Seigneur leur donnant son Esprit!» (Nb 11, 29). Cette divergence montre clairement que, dans une relation d'accompagnement spirituel, le père a la lourde tâche de corriger son fils, en lui manifestant toujours la centralité de la volonté de Dieu: il doit ainsi se faire l'intermédiaire de cet amour de Dieu pour tous les hommes qui dépasse toute fermeture provoquée par un zèle mauvais, souvent aguerri par l'enthousiasme juvénile...

Si l'on trouve chez Moïse et Josué le prototype de la relation maître-disciple, cette relation se fait manifeste dans le cas d'Éli et de Samuel. Éli, prêtre à Silo, est le témoin de la prière qu'Anne, une femme stérile venue au sanctuaire pour demander un fils, murmure dans les larmes. Mais il ne semble guère doué du charisme de discernement, tant il est vrai qu'il interprète le mouvement des lèvres d'Anne comme un effet de l'ivresse; toutefois, après l'avoir écoutée, il la bénit en vertu de sa fonction institutionnelle (cf. 1 S 1, 9-18). Puis lorsque la prière d'Anne s'est accomplie, Samuel, tout juste sevré, est «cédé au Seigneur tous les jours de sa vie» (1 S 1, 27): Éli l'accueille, le garde avec lui, l'instruit et l'éduque.

Les fils naturels d'Éli, quant à eux, sont dégénérés et c'est en vain que le vieux prêtre les reprend, sans parvenir à les éloigner de leur conduite contraire à la volonté du Seigneur (voir 1 S 2, 22-26)[7]. Dans son malheur toutefois, il est consolé par la présence de ce fils spirituel, le jeune Samuel, qui «continuait à servir le Seigneur en présence d'Éli» (1 R 3, 1). Nous sommes en un temps, le narrateur l'indique, où «la parole du Seigneur était rare» (*ibid.*); comprenons bien: Dieu continue à donner avec sollicitude sa Parole, mais les

7. La *Règle de saint Benoît* 2, 26 cite cet exemple de correction manquée pour mettre en garde l'abbé: «Des fautifs, il ne dissimulera pas les péchés; mais dès qu'ils paraîtront, il les coupera à la racine, autant que faire se peut, se rappelant le péril encouru par le prêtre Éli de Silo (cf. 1 S 4, 12-17)».

hommes, en raison de la dureté de leur cœur, ne veulent ni l'écouter ni la mettre en pratique dans leur vie. La page qui s'ouvre alors est plutôt connue: alors que Samuel dort près de l'arche, il entend à trois reprises qu'on l'appelle par son nom. Il se lève à chaque fois et se rend auprès du prêtre Éli, pensant que c'est lui qui le réclame. Ce n'est qu'à la troisième fois qu'Éli comprend et dit au garçon: «Si on t'appelle encore, réponds: "Parle, Seigneur, car ton serviteur écoute"» (1 S 3, 9). Voilà une affirmation extraordinaire qui résume admirablement le mouvement de la prière et, de manière générale, notre relation à Dieu, telle qu'elle nous est révélée dans les Écritures: l'écoute est le commencement de la prière et jouit d'un primat absolu, dans la mesure où elle reconnaît l'initiative de Dieu, le fait que notre vie n'est qu'une réponse constante à son appel toujours prévenant.

Éli, «bien que difficilement, car il n'a apparemment jamais fait l'expérience personnelle de Dieu»[8], dans sa pauvreté, accomplit toutefois l'essentiel: il se fait médiateur de la parole de Dieu pour Samuel et l'aide à la discerner. Oui, l'important est que le père spirituel assume sa propre faiblesse et en soit conscient; s'il est disposé à le faire et à se mettre avec fidélité au service du Seigneur et de son disciple, la voix du Seigneur pourra passer même à travers sa faiblesse et sa misère. Plus encore, Éli se soumettra également à la sévère parole de jugement que Dieu prononcera sur sa famille par la bouche de Samuel (voir 1 S 3, 11-14.18), en s'humiliant au point de se faire disciple de celui qu'il avait défini «mon fils» (*benì*: 1 S 3, 6.16)[9]. «Samuel grandit. Le Seigneur était avec lui et ne laissa rien tomber à terre de tout ce qu'il lui avait dit» (1 S 3, 19): c'est sur ces mots que s'achève ce passage, attestant la qualité prophétique de Samuel (cf. 1 S 3, 20). Certes, le Seigneur l'a constitué prophète, mais à Éli revient le grand mérite d'avoir

8. C. M. MARTINI, *Samuele profeta religioso e civile*, Casale Monferrato, Piemme, 1990, p. 45.

9. Cf. *Règle de saint Benoît* 63, 5: «Samuel et Daniel, enfants, ont jugé des vieillards».

accompli ce que Palamon promettra plus tard au jeune Pachôme: «Je serai disposé, autant que ma faiblesse le permettra, à peiner avec toi jusqu'à ce que tu arrives à te connaître toi-même»[10].

Le dernier exemple de l'Ancien Testament que je voudrais évoquer est celui de la relation de paternité spirituelle d'Élie à l'égard d'Élisée[11]. Dans le développement de la prophétie en Israël, le Seigneur suscite par son Esprit des formes de paternité différentes de celles que l'on pourrait qualifier d'«institutionnelles», comme pouvaient l'être celles d'Éli ou des juges: «le chef d'une corporation prophétique, qui en était tout à la fois le père "spirituel", était peut-être appelé *av* »[12], père, dans la conscience que le père véritable n'est pas celui qui engendre physiquement, mais celui qui éduque et instruit son disciple sur les voies du Seigneur[13].

Élie le Tishbite, «homme de Dieu» (2 R 1, 9), immédiatement après sa rencontre avec le Seigneur sur le mont Horeb (cf. 1 R 19, 9-18), appelle Élisée à sa suite, en lui jetant sur les épaules son manteau, signe de sa qualité prophétique, tandis que le jeune homme laboure un champ (1 R 19, 19). Son geste est soudain et constitue le seul exemple explicite de suite d'un homme de la part d'un autre attesté dans l'Ancien Testament. Le texte est extrêmement dépouillé, comme pour témoigner du fait que c'est la parole de Dieu, souveraine et pleinement efficace, qui suscite l'appel et soutient la réponse. Élisée, ayant pris congé de sa famille et de son travail, «se leva et suivit Élie comme son

10. *Vie bohairique de Pachôme* 10.

11. Sur ce thème, cf. E. BIANCHI, «La sequela profetica. "Eliseo si alzò e seguì Elia" (1 R 19,21)», dans *Parola, Spirito e Vita* n° 2 (1980), pp. 44-52; É POIROT, *Les prophètes Élie et Élisée dans la littérature chrétienne ancienne*, Turnhout, Brepols, 1997.

12. *Dizionario teologico dell'Antico Testamento* vol. I, E. JENNI et C. WESTERMANN (éd.), Turin, Marietti, 1978, p. 5 (au mot «*av*»).

13. Cf. *Exode rabbah* 46, 5: «On appelle père celui qui éduque, non celui qui engendre»; *Talmud de Babylone*, *Sanhédrin* 19b: «Rabbi Samuel bar Nahmani a rapporté au nom de rabbi Jonathan: "Quiconque enseigne la Torah au fils d'un autre, c'est comme s'il l'avait enfanté"».

serviteur» (1 R 19, 21), et «lui versait l'eau sur les mains» (2 R 3, 11), c'est-à-dire qu'il partageait avec lui l'intimité d'une vie commune. Cette dernière annotation reçoit un commentaire significatif dans la tradition rabbinique:

> Rabbi Johanan dit au nom de rabbi Shimon ben Yochaï: «Se mettre au service de la Torah est plus grand que son étude théorique, car il est dit: "Il y a ici Élisée, fils de Shaphat, qui a versé de l'eau sur les mains d'Élie" (2 R 3, 11). Il n'est pas dit "a appris", mais "a versé"; cela nous enseigne que la servir est plus grand que son étude»[14].

En d'autres termes, comme l'affirmeront à plusieurs reprises les pères du désert, le partage quotidien de l'existence constitue la source la plus sûre d'enseignement pour le disciple; souvent une observation attentive des gestes du père enseigne davantage que de nombreuses paroles, car c'est la vie elle-même qui est le message: «Une seule chose me suffit, abba, c'est de te voir!», comme le dit un moine qui s'était rendu auprès d'Antoine le Grand[15]... C'est, je crois, la raison pour laquelle, après le récit de la vocation d'Élisée, il ne nous est rien raconté de précis sur le service que le disciple prêtait auprès du grand prophète.

Leur aventure trouve toutefois une synthèse paradigmatique au moment des adieux, lorsqu'Élie est enlevé au ciel par Dieu, dans un char de feu (cf. 2 R 2, 1-18). À cet instant, Élisée crie à l'adresse d'Élie: «Mon père! Mon père (*avì avì*)! Char d'Israël et son attelage!» (2 R 2, 12); et, après en avoir contemplé l'ascension, il reçoit en échange une double part de l'esprit du prophète: c'était là en effet la part qui revenait au fils aîné dans le partage de l'héritage paternel (cf. Dt 21, 17). De plus, le passage de relais entre Élie et Élisée est à nouveau signifié par le motif du manteau ramassé

14. *Talmud de Babylone*, *Berakot* 7b.

15. *Apophtegmes série alphabétique*, Antoine 27. Cf. aussi Poemen 65: «Associe-toi à un homme qui craint Dieu et, en vivant auprès de lui, tu apprendras, toi aussi, à craindre Dieu»; et Sisoès 45: «Un frère interrogea abba Sisoès: "Dis-moi une parole." Mais celui-ci répondit: "Pourquoi me contrains-tu à parler inutilement? Ce que tu vois, fais-le"».

par Élisée, gage de la continuité du ministère charismatique et de l'identité de la fonction (voir 2 R 1, 8; 2, 13). Ainsi Élisée, de fils qu'il était, devient à son tour père spirituel pour tout Israël, qui, à travers le roi Joas, lui attribuera le titre même qu'Élisée avait réservé à Élie: «Mon père! Mon père! Char d'Israël et son attelage!» (2 R 13, 14). Et lorsqu'Élisée ouvre les eaux du Jourdain d'un coup de manteau, les témoins de cette action reconnaissent: «L'esprit d'Élie s'est reposé sur Élisée!» (2 R 2, 15). Voici alors une définition condensée de la paternité spirituelle: le père transmet au fils son esprit, inextricablement lié à l'Esprit de Dieu, source de vie en abondance et véritable protagoniste de la vie spirituelle.

2. La paternité spirituelle dans le Nouveau Testament

Les relations de paternité spirituelle implicites dans de nombreuses pages du Nouveau Testament se comprennent mieux si l'on garde à l'esprit la toile de fond vétérotestamentaire que l'on vient de parcourir, et à laquelle on pourrait ajouter quelques passages tirés de la littérature sapientielle, — comme par exemple Pr 1, 8: «Écoute, mon fils, l'instruction de ton père»[16]; ou Pr 4, 1-2: «Écoutez, mes fils, l'instruction d'un père, soyez attentifs à connaître l'intelligence. Car c'est une bonne doctrine que je vous livre: n'abandonnez pas mon enseignement»[17].

Le Nouveau Testament s'ouvre en présentant, certes de manière sobre, la fonction de paternité spirituelle exercée par Jean le Baptiste à l'égard de Jésus, défini par le Précurseur comme «celui qui vient derrière moi» (ὀπίσω μου: Jn 1, 15.30), par le recours à une expression technique qui indique précisément une relation de maître à disciple. Jésus semble

16. On sait que c'est de ce passage (ainsi que de Pr 4, 20 et 6, 20) que s'inspirent les premiers mots de la *Règle de saint Benoît* : «Écoute, mon fils, les instructions du maître et prête l'oreille de ton cœur; accepte les conseils d'un vrai père et suis-les effectivement» (Prologue 1).

17. Sur ce sujet, cf. P. Papone, «Il rapporto padre/figlio nei libri sapienziali», dans *Parola, Spirito e Vita* n° 39 (1999), pp. 71-83.

donc avoir suivi Jean comme disciple durant un certain temps, au point de se faire baptiser par lui (cf. Mc 1, 13-17).

Quant à la relation de Jésus avec ses disciples, il faut noter avant tout que son appel adressé aux disciples afin qu'ils abandonnent leur maison, leur famille et leurs champs «pour qu'ils soient avec lui» (Mc 3, 14) renouvelle et radicalise ce qui avait été vécu par Élie et Élisée: cette fois, à celui qui reçoit l'appel, le temps n'est pas même laissé de prendre congé de ceux de sa maison ni d'enterrer son père (cf. Lc 9, 59-62). Jésus s'adresse parfois à ses disciples en les appelant «enfants» (τέκνα: Mc 10, 24) ou «petits enfants» (τεκνία: Jn 13, 33; παιδία: Jn 21, 5), comme le fera aussi l'apôtre Jean à l'endroit des chrétiens de sa communauté (τεκνία: 1 Jn 2, 1.12.28; 3, 7.18; 4,4; 5, 21). Mais au-delà de ces quelques exemples, toute la vie commune de Jésus avec les siens peut être interprétée comme un patient travail par lequel il cherche à leur faire découvrir le visage de Dieu et à les engendrer, comme «fils du Père qui est aux cieux» (Mt 5, 45), «fils du Royaume» (Mt 13, 38), à cette foi dont il est l'initiateur (cf. He 12, 2): Jésus ne fait aucunement preuve, en cela, d'une attitude autoréférentielle, mais il a la claire conscience d'avoir tout reçu du Père et, par conséquent, la joie de lui rendre toute chose et toute relation. C'est donc avec beaucoup d'intelligence que l'auteur de la Lettre aux Hébreux peut mettre sur la bouche de Jésus montant au ciel et se présentant devant le Père les mots du prophète Isaïe: «Nous voici, moi et les enfants que Dieu m'a donnés» (He 2, 13; cf. Is 8, 18). Ces paroles donneront à leur tour naissance à une tradition patristique[18] qui aboutira, on le sait, au passage de la *Règle de saint Benoît* où il est dit de l'abbé qu'il tient la place du Christ dans sa communauté[19].

18. Cf. ORIGÈNE, *Homélies sur Isaïe* 7, 1-2; JEAN CHRYSOSTOME, *Homélies sur Matthieu* 76, 5; THÉODORET DE CYR, *Commentaire sur Isaïe* 3, 673-682.

19. Cf. *Règle de saint Benoît* 2, 1-3: «L'abbé, jugé digne d'être à la tête d'un monastère, doit toujours se rappeler le titre qu'on lui donne, et, par ses actes, faire droit au nom de "supérieur", car on croit qu'il tient au monastère la place du Christ dont il porte le titre, comme dit l'apôtre:

Or il est vrai que Jésus, dans l'Évangile selon Matthieu, affirme avec force: «N'appelez personne votre "père" sur la terre: car vous n'en avez qu'un, le Père céleste» (Mt 23, 9). Si l'on supprime à cette parole sa force polémique, due à la concurrence entre le mouvement chrétien naissant et celui des rabbis, lequel se servait de cet appellatif pour désigner ses guides spirituels, on peut renoncer à l'entendre dans un sens littéral, et la comprendre en profondeur: la source de toute paternité se trouve en Dieu et toute paternité humaine, même spirituelle, provient de lui, étant donnée par participation à la sienne. Dans le même sens, Jésus avertit: «Un seul est le Bon» (Mt 19, 17), Dieu. Mais tout comme il ne nous est pas interdit de considérer bonnes des créatures, des personnes habitées par la bonté de Dieu, de même nous est-il donné de découvrir la paternité et la maternité dans des croyants qui ne se l'arrogent pas indûment, mais en sont témoins parmi leurs frères et sœurs en raison d'un don provenant exclusivement de Dieu; des personnes qui, comme Jean le Baptiste, mènent d'autres au Christ puis sortent de scène, prêtes à décroître afin que le Christ grandisse (cf. *Jn* 3, 30).

Paul ne transgresse donc pas les paroles de Jésus, lui qui, plus que tout autre, a recours au rapport de paternité spirituelle pour décrire sa relation avec ses disciples[20]. Et il le fait, — ne l'oublions pas, — parce qu'il a été lui-même engendré à la vie chrétienne par Ananie, qui prend soin de lui et le baptise après que le Christ s'est révélé à Saul sur la route de Damas (cf. Ac 9, 10-19; 22, 12-16). Jean Cassien écrit:

> «Le Christ appelle par lui-même l'apôtre Paul et lui parle sans intermédiaire. Ne pouvait-il, sur le champ, lui révéler le chemin de la perfection? Il aime mieux l'adresser à Ananie, et c'est de sa bouche qu'il lui ordonne d'apprendre le chemin de la vérité: «Lève-toi et entre dans la ville; là te sera dit ce

"Vous avez reçu l'esprit d'adoption des fils, par lequel nous crions: Abba, Père" (Rm 8, 15)»; cf. aussi au Prologue 1 de la *Règle*, où l'appellatif *pius pater* peut se référer au Christ.

20. Sur ce sujet, cf. P. GUTIERREZ, *La paternité spirituelle selon saint Paul*, Paris, Gabalda, 1968; L. GIANANTONI, *La paternità apostolica di Paolo*, Bologne, EDB, 1993.

qu'il te faut faire» (Ac 9, 6). Il l'envoie donc, lui aussi, à un ancien, et juge préférable de le mettre à cette école, plutôt que de l'enseigner lui-même, de peur que ce qui eût été juste chez l'apôtre ne fût pour l'avenir un mauvais exemple qui encourageât la présomption, et que chacun ne se persuadât ne devoir, comme lui, reconnaître pour maître et docteur que Dieu seul, plutôt que de se former à l'école des anciens»[21].

Par ailleurs Paul a eu besoin que Barnabé l'accompagnât dans l'œuvre de maturation de la foi, en l'insérant progressivement dans la communauté de Jérusalem (cf. Ac 9, 26-30; 11, 22-30) et en le soutenant durant les adversités du premier voyage missionnaire (cf. Ac 13, 1–15, 40)[22]. Oui, même Paul, qui n'avait pas connu personnellement Jésus, a été initié par d'autres à la vie en Christ, qu'il a ensuite vécue avec une grande intensité et transmise, par conséquent, à d'autres fils...

Dans ses lettres, l'apôtre fait allusion à plusieurs reprises à son activité de paternité à l'égard de ses fils spirituels: il parle d'Onésime comme de «mon enfant (τὸ ἐμὸν τέκνον) que j'ai engendré dans les chaînes» (Phm 10); de Tite comme de «mon véritable enfant (γνησίον τέκνον) en notre foi commune» (Tt 1, 4). Paul a recours à des accents particulièrement affectueux à l'égard de Timothée, qu'il définit «mon enfant bien-aimé et fidèle dans le Seigneur» (μου τέκνον ἀγαπητὸν καὶ πιστὸν ἐν Κυρίῳ: 1 Co 4, 17; cf. 1 Tm 1, 2.18; 2 Tm 1, 2; 2, 1); il dit de lui que «c'est comme un fils auprès de son père (ὡς πατρὶ τέκνον) qu'il a servi avec moi la cause de l'Évangile» (Ph 2, 22).

Ce dernier passage nous conduit à un thème central abordé par Paul en rapport avec les communautés chrétiennes qu'il a fondées: le fait que sa paternité est étroitement liée à la transmission de l'Évangile. Cela signifie que s'il ne faut pas négliger l'étroit rapport humain qui existe entre l'apôtre et ses fils spirituels, c'est toutefois l'Évangile

21. JEAN CASSIEN, *Conférences* 2, 15.

22. Cf. R. GISANA, «La paternità spirituale di Anania e Barnaba», dans *Horeb* n° 32 (2002), pp. 25-34.

de Dieu et de Jésus-Christ qui constitue la mesure objective et déterminante de ses relations avec eux. Cette double dimension apparaît clairement dans un passage de sa lettre la plus ancienne, la première qu'il a écrite aux chrétiens de Thessalonique:

> «Nous nous sommes faits tout aimables au milieu de vous. Comme une mère nourrit ses enfants et les entoure de soins, telle était notre tendresse pour vous que nous aurions voulu vous livrer, en même temps que l'Évangile de Dieu, notre propre vie, tant vous nous étiez devenus chers [...] Comme un père pour ses enfants, vous le savez, nous vous avons, chacun de vous, exhortés, encouragés, adjurés de mener une vie digne de Dieu qui vous appelle à son Royaume et à sa gloire» (1 Th 2, 7-8.11-12)[23].

Paul est tout à la fois père et mère pour ses enfants spirituels, et son autorité se fonde sur l'exemple qu'il leur a lui-même donné: «De nuit comme de jour, nous travaillions, pour n'être à la charge d'aucun de vous, tandis que nous vous annoncions l'Évangile de Dieu» (1 Th 2, 9). Celui qui prétend en revanche imposer à d'autres ce qu'il n'est pas lui-même disposé à vivre tombe inévitablement sous le jugement sévère porté par le Christ sur ceux qui «lient de pesants fardeaux et les imposent aux épaules des gens, mais eux-mêmes se refusent à les remuer du doigt» (Mt 23, 4)...

Mais si, face aux chrétiens de Thessalonique, Paul n'utilisait qu'une comparaison, — «comme une mère [...], comme un père», — en s'adressant aux Corinthiens, il fait une affirmation plus nette encore: «Auriez-vous des milliers de pédagogues dans le Christ, que vous n'avez pas plusieurs pères; car c'est moi qui, par l'Évangile, vous ai engendrés dans le Christ Jésus (ἐν Χριστῷ Ἰησοῦ διὰ τοῦ εὐαγγελίου ἐγὼ ὑμᾶς ἐγένν-

23. Un passage des *Hymnes* de Qumrân présente d'intéressants parallélismes avec notre texte. Le Maître de justice écrit: «[Mon Dieu,] tu as fait de moi un père pour les fils de piété et comme un nourricier pour les hommes d'exemple. Ils ont ouvert la bouche comme un nourrisson et comme le bébé cajolé sur le giron de ses nourriciers» (1QH XV, 20-22).

ησα)» (1 Co 4, 15)[24]. Paul veut certainement distinguer ici sa propre fonction de celle de ceux qui lui ont succédé à Corinthe pour guider la communauté en son absence: ces derniers n'ont rien à s'attribuer de plus que la charge qui leur revient, celle de tuteurs, de précepteurs chargés uniquement de poursuivre l'œuvre qu'il a commencée. Mais plus profondément, ces paroles révèlent la conscience qui habite le cœur de l'apôtre: il est devenu père par la fécondité de l'Évangile, de la Parole que, le premier, il a accueillie en soi comme une semence et une source de vie. Ce n'est que de cet enracinement dans l'Évangile que découle sa capacité à appeler d'autres à une nouvelle naissance, à les éveiller à la vie selon Dieu: voilà le «sens caché»[25] que découvre Origène dans ce texte paulinien.

Aucun protagonisme ne doit donc animer le père spirituel, mais la claire conscience qu'il est appelé à être une *sequentia sancti Evangelii*, un passage vivant de l'Évangile pour ses enfants. Ceci comporte un rude combat, un labeur qui ne peut être soutenu que dans la mesure où l'on est au clair sur le but vers lequel on tend, comme l'écrit Paul lui-même aux chrétiens de Galatie: «Mes petits enfants, vous que j'enfante à nouveau dans la douleur jusqu'à ce que le Christ soit formé en vous (μέχρις οὗ μορφωθῇ Χριστὸς ἐν ὑμῖν)» (Ga 4, 19). Voilà le statut paradoxal de la paternité spirituelle: le père souffre en raison de la gestation du Christ qu'il appartient au fils de mener à bien, une gestation qui peut se révéler longue et laborieuse[26]. Mais tôt ou tard arrive le jour où

24. Cf. M. SAILLARD, «C'est moi qui, par l'Évangile, vous ai enfantés dans le Christ Jésus (1Co 4, 15)», dans *Recherches de science religieuse* 56 (1968), pp. 5-40: cet article offre une ample anthologie de commentaires patristiques à ce verset.

25. ORIGÈNE, *Fragments du Commentaire sur la Première lettre aux Corinthiens* (sur 1 Co 4,15).

26. Jérôme commente: «Quand la semence de la parole du Christ tombe dans l'âme de celui qui l'écoute, elle croît selon ses propres étapes [...] et reste menacée tant que celui qui l'a conçue est dans les douleurs de l'enfantement. La fatigue ne s'achève pas à la naissance; au contraire, il s'agit du début d'un nouveau labeur par lequel l'enfant peut être mené, grâce à une alimentation diligente et un engagement, à la pleine maturité du Christ (cf. Ep 4, 13)» (*Commentaire sur la Lettre aux Galates* 2, 4, 19).

l'accouchement a lieu: quand l'enfant devient «un homme parfait, dans la force de l'âge, qui réalise la plénitude du Christ» (Ep 4, 13); alors le père doit se retirer humblement. Sa tâche est achevée: dès ce moment, ce sera le Christ, le tiers présent dans toute relation de paternité spirituelle, qui guidera lui-même le fils, pour le conduire sur le chemin de la vie.

Conclusion

En paraphrasant une affirmation de Pierre Lenhardt à propos de la transmission de la Torah chez les maîtres d'Israël[27], on pourrait dire que, tout comme on ne reçoit pas la vie sans parents, de même ne reçoit-on pas la parole de Dieu et les fondements de la vie dans l'Esprit sans un père spirituel solidement enraciné dans l'Évangile du Christ. Oui, le chrétien est appelé à recevoir la vie de celui qui a été rendu capable de la donner, pour être ensuite en mesure de la transmettre à son tour à ceux qui viendront après lui. C'est ce mouvement que décrit aussi Origène: «Prenons pour exemple Paul qui instruit Timothée: Timothée reçoit de Paul des suggestions, puis il va lui-même à la source d'où Paul est venu; il y puise et Timothée devient égal à Paul»[28].

«On ne naît pas chrétien, mais on le devient»[29], grâce à la médiation d'un père ou d'une mère qui sache exercer l'art maïeutique de l'accompagnement dans l'Esprit; qui sache guider dans la liberté et par amour, et avec une infinie patience, vers la vie en Christ, vers la vie selon Dieu, «le Père de qui toute paternité, au ciel et sur la terre, tire son nom» (Ep 3, 14-15).

Enzo Bianchi

27. Cf. P. Lenhardt, «Voies de la continuité juive. Aspects de la relation maître-disciple d'après la littérature rabbinique ancienne», dans *Recherches de science religieuse* 66 (1978), pp. 489-516 (ici p. 504).

28. Origène, *Fragments du Commentaire sur la première lettre aux Corinthiens* (sur 1 Co 2, 12-15).

29. Tertullien, *Apologétique* 18, 4.

Summary of BIANCHI, *"Biblical Elements of Spiritual Paternity". The theme of "spiritual paternity" holds an important place in the Christian monastic tradition of both East and West. It has no direct antecedent in the Bible, but monastic authors used a number of biblical characters as models of spiritual fatherhood. Among the Old Testament examples, Joseph is seen as a "father to Pharaoh", since his wisdom and intelligence make him a true guide for the king. Moses was as a father to Joshua, Son of Nun, for he made him his successor as leader of Israel and endowed him with wisdom. A parallel is found in the relationship of master to disciple in the case of Eli and Samuel. Finally, Elijah after meeting God on Mount Horeb calls Elisha to follow him, and passes on to him his mantel, a symbol of his prophetic charisma. The Book of Proverbs shows some awareness of a spiritual fatherly relationship, with its repeated call to "Hear, my son, the teaching of thy father".*

In the New Testament, Jesus' call to his disciples to come and follow him is reminiscent of Elijah's call to Elisha. Jesus calls his disciples "children" or "little children" in the Gospels of both Mark and John, and goes so far as to claim to "beget" them in the Spirit as "Sons of the Father who is in heaven". Still Jesus enjoins his disciples to "call no man Father upon the earth: for one is your Father, which is in heaven". This saying owes its polemic value to a controversy between nascent Christianity and the early rabbis, but it does underline the fact that every kind of fatherhood, even the spiritual kind, has its source in God alone. The Apostle Paul refers to spiritual paternity, in the first place because of his awareness of being begotten into Christianity by Ananias. He too initiated others into life in Christ, and writes of them as his "spiritual children". He calls Timothy his "beloved son, and faithful in the Lord". For Paul this spiritual parenthood is linked to the transmission of the Gospel; he speaks of this at times in terms of fatherhood, and at others in terms of motherhood. When the spiritual child becomes "mature, attaining to the whole measure of the fullness of Christ", the spiritual father must see that his task has been accomplished, and draw back, allowing Christ himself henceforth to guide the spiritual offspring.

La Paternité spirituelle dans la compagnie des hommes : saint Alexis Metchev

(17 mars 1859 — 22 juin 1923)*

Permettez-moi de remercier pour commencer les moines de la communauté de Bose pour leur invitation à parler de cette question de la paternité spirituelle à partir de l'exemple de saint Alexis Metchev. C'est un très grand honneur de découvrir cette communauté qui est un signe vivant de l'unité déjà présente dans l'Église, et du travail à accomplir pour réconcilier les mondes catholique et orthodoxe entre eux et avec eux-mêmes.

Puisque j'interviens en fin de colloque et que ma communication est censée éclairer la dimension contemporaine de l'antique tradition chrétienne de la paternité spirituelle, j'aimerais dans un premier temps dire un mot sur l'époque dans laquelle nous vivons. Car malgré son hostilité à Dieu, elle est également de plus en plus consciente des limites du traitement psychanalytique engendré par la perte du référent paternel. C'est en tout cas ce que je retiens des ouvrages récents de Julia Kristeva, du succès des livres de Jean-Claude Larchet, mais aussi de la réhabilitation de la dimension mythique de la réalité dans le champ des sciences humaines que décrit Frédéric Lenoir dans *Les métamorphoses de Dieu* (Paris, Plon, 2003).

Puis je présenterai certains aspects de la vie de saint Alexis qui, à mon avis, constituent une réponse vivante à la profonde crise de conscience contemporaine.

Je terminerai en me rapportant à l'œuvre de Rowan Williams, de Bernard Stiegler, et de Maurice Dantec qui nous montrent aujourd'hui le chemin d'un nouveau type de

* Conférence donnée le 20 septembre 2008, au XVI[e] Colloque œcuménique de spiritualité orthodoxe consacré à *La paternité spirituelle dans la tradition orthodoxe.*

guidance spirituelle post-moderne capable de répondre, si on les écoute avec discernement, aux enjeux les plus graves de notre monde.

1. La paternité perdue et redécouverte

Notre époque, marquée par l'influence de Marx, Nietzsche et Freud, est globalement hostile à la relation de confiance qui peut s'établir entre un père et un fils. En France comme en Ukraine, la pensée dominante est l'athéisme. Non pas un athéisme franc comme dans les années 1930-70 de l'URSS, mais un athéisme qui se pare du masque de l'agnosticisme bienfaisant. Je viens de lire avec effroi *Le Siècle* d'Alain Badiou[1]. Voilà un homme qui faisant le bilan de tous les génocides du XX[e] siècle écrit: pour l'humanisme ... «le vouloir politique du surhumain n'a engendré que de l'inhumain. Mais c'est qu'il fallait partir de l'inhumain: des vérités auxquelles il peut advenir que nous participions. Et de là seulement envisager le surhumain». Cela signifie que les idéologies sont loin d'être mortes, que l'on cherche toujours à construire contre les «criminels des sociétés par action» un homme nouveau, dont on modifiera ce qu'il a de plus profond comme disait Lin Biao, l'un des théoriciens-assassins de la Révolution culturelle chinoise. Les philosophes de la république tels que Badiou et Onfray, un des auteurs les plus prolifiques et les plus médiatisés du moment, ne rêvent que de construire une «nouvelle laïcité post-chrétienne», comme l'écrit Michel Onfray dans son *Traité d'athéologie*, une laïcité qui permettrait enfin que l'homme puisse libérer sans entraves toutes ses pulsions[2].

La pensée dominante est le scepticisme comme l'avait montré Olivier Mongin en 1994. La responsabilité en

1. Alain Badiou, *Le Siècle*, Paris, Seuil, 2005.

2. Voir la recension décapante de Emilio Brito sur le livre d'Onfray: E. Brito, «L'athéologie sans peine de Michel Onfray», dans *Revue théologique de Louvain*, n° 37, 2006, pp. 79-85.

reviendrait en premier lieu à la majorité des théologiens chrétiens qui ont été les premiers au XIVe siècle à mettre une croix sur le mystère du Père, comme l'a montré dès 1973 Marie Joseph Le Guillou. Récemment parut un livre d'une théologienne canadienne enseignante dans une université catholique et qui dans son interprétation de la parabole du Fils prodigue présente Dieu le Père comme une figure castatrice et sadique[3]. Si le fils est parti de la maison c'est pour une bonne raison, explique-t-elle, en faisant une allusion aux abus des pères pédophiles. Il est donc temps de cesser selon elle de présenter Dieu comme un Père, il faut l'envisager d'abord comme une Mère...

Autre exemple de cette crise de la paternité divine. Si chacun constate que les jeunes en France ne savent plus lire et écrire c'est parce que, comme l'a montré Gilles Philippe[4], repris ensuite par Jean-Marc Ferry, la grammaire française a été atteinte dans son être même, celui de la vie trinitaire de notre intelligence, le moment sujet-verbe-complément. La génération de Roland Barthes, en remplaçant la grammaire par la sémiotique, n'a fait qu'accompagner un moment de la conscience des intellectuels en Europe. Ces intellectuels ont commencé par rejeter Dieu, qu'ils identifiaient à un Père soit vengeur soit absent. Ils ont fini par rejeter l'Homme et ne parlent plus maintenant comme Badiou que «d'être non-inhumain». La conséquence de cela, bien entendu, c'est le rejet de toute figure de l'autorité paternelle. Dès lors la suspicion à l'égard de toute figure d'autorité se trouve partout. Aujourd'hui ce ne sont plus seulement les maîtres d'écoles, les juges, les hommes politiques qui ne peuvent plus se faire respecter. Ce sont les héros de notre nouvelle civilisation athée qui se font eux-mêmes ridiculiser: les *people* qui se font pourchasser par les *paparazzi*, les cyclistes qui se font

3. Mary Ann BEAVIS, *The Lost Coin*, New York, Sheffield Academic Press, 2002.

4. Gilles PHILIPPE, *Sujet, verbe, complément, le moment grammatical de la littérature française*, 1890-1940, Paris, Gallimard, 2002. Cf aussi mon article sur le livre de Jean-Marc FERRY, *Les grammaires de l'intelligence*, dans *Church, Culture and Identity*, L'viv, UCU, 2007.

traquer sur leur état physique par les journalistes furieux de s'être laissé prendre par des cas de dopage, ou même les présentateurs de télévision, à qui on fera aussi bientôt payer la note pour avoir déversé tous les soirs sur les écrans de télévision des jeux et des nouvelles apocalyptiques afin de préparer au mieux des «temps de cerveaux disponibles»[5] au moment des publicités encadrant le journal dit des «informations».

La crise est donc profonde. Il y a une réflexion intellectuelle très volumineuse et très intéressante sur cette évolution de notre société. Pensons en particulier aux articles d'Olivier Clément, Paul Evdokimov ou Michel de Certeau sur la crise de l'autorité paternelle publiés en 1968. Nous associons en même temps une réaction très prometteuse face à ces tendances mortifères de notre civilisation occidentale, une réhabilitation de la paternité. Jean Borella, dans son important livre *La crise du symbolisme religieux*[6], montre comment notre civilisation peut réussir à réconcilier le signifiant et le signifié en faisant un nouvel appel au référent. Cette nouvelle ouverture est rendue plus aisée par les découvertes extraordinaires des scientifiques au XXe siècle. Le monde n'est ni absurde ni déterminé. Il est créé, comme le montrent François Euvé ou Besarab Nicolescu. Il est calibré au millimètre près et évolue par une forme de jeu aux responsabilités mutuelles entre le Créateur et sa créature.

Le référent divin a retrouvé grâce au travail des théologiens, de Serge Boulgakov à John Milbank, de Christos Yannaras à Jean-Luc Marion, son unicité personnelle qu'il avait perdu au fil des âges en raison de la prédominance de l'onto-théologie occidentale ou de l'apophatisme oriental. Pensons en particulier au traité sur *Le Père* que Boulgakov a écrit en 1935 et qui est à l'origine de la redécouverte que

5. Expression du président de TF1, première chaîne télévisée en Europe, Patrick Le Lay, prononcée en 2006.

6. Jean BORELLA, *La crise du symbolisme religieux*, Paris, L'Âge d'Homme, 1990.

l'unité de Dieu se trouve dans la Personne trinitaire du Père[7]. On retrouve cette redécouverte au même moment dans les fresques du monastère d'Ouniv et en particulier dans cette Trinité qui est la copie de celle de Roublev à la différence près que l'ange qui représente le Père dispose de trois visages. En France c'est François-Xavier Durrwell qui dans son livre *Le Père*[8] a rappelé avec talent que chez saint Paul le nom de Dieu désigne le Père; ainsi dans l'expression: «La grâce du Seigneur Jésus-Christ, l'amour de Dieu et la communion de l'Esprit Saint soient toujours avec vous» (2 Co, 13, 13). Dieu n'est ni vengeur ni absent. Il est un Dieu d'amour trinitaire présent dès que deux ou trois sont réunis en Son Nom. Cette redécouverte joyeuse de Dieu comme père accomplissant dans la totalité du je-nous les potentialités de la conscience humaine affleure également dans les encycliques récentes du pape Benoît XVI sur l'amour et l'espérance.

Et surtout nos sociétés redécouvrent la paternité d'une façon nouvelle. Je voudrais prendre l'exemple de trois films, car ce sont les médias qui comptent aujourd'hui dans notre monde globalisé. Le père dans la série *The Waltons*, une série qui a forgé la conscience des Américains dans les années 70-80, n'est pas nécessairement un chrétien comme on en rencontre dans l'Église baptiste du coin. Mais il est tellement plein d'amour que ses enfants et sa femme peuvent lui parler. Il peut parler de son intimité malgré la conscience qu'il a de sa responsabilité symbolique vis-à-vis de ses enfants. Il aime sa femme en donnant tout pour elle. Dans l'un des principaux épisodes de la série *An Easter Story*, datant comme le livre de Le Guillou de 1973, sa femme Olivia tombe malade de la polio. John Walton ne peut certes encore répondre aux interrogations de son fils John Boy sur les raisons du mal. Mais la foi de son fils dans le fait que Dieu n'est pour rien dans cette maladie, sa détermination à

7. Traité qui a été publié dans *Le Paraclet* en 1936 et qui peut être considéré comme la troisième partie de la seconde période de ses recherches sur la divino-humanité.

8. Paris, Cerf, 1999.

lutter contre la résignation face au mal est telle, que le lendemain de leur discussion, Olivia Walton se remet à marcher et peut chanter des cantiques de joie pour la fête de Pâques.

Le jour d'après est également un film emblématique du renouveau spirituel de notre époque. New York est couverte par une mer de glace en raison d'un détournement des courants marins causé par le réchauffement climatique de la planète. Les figures du père sont pitoyables. Le père du jeune garçon bloqué dans une bibliothèque de la ville est un homme qui avant les événements était incapable de participer à la vie de son fils. Le président des États-Unis est paralysé par sa représentation de la souveraineté de son pays. Mais la kénose du père qui accepte de braver tous les dangers pour aller rejoindre son fils ou pour demander humblement au Mexique d'accueillir les réfugiés américains est le signe que le renouveau écologique de notre planète ne sera possible que si les humains seront capables de retrouver humblement et au prix de combats un dialogue avec leur Créateur qui est aussi leur père céleste.

Enfin le film *L'île* de Pavel Loungine réalisé en 2006 en Russie représente une nouvelle étape de la redécouverte contemporaine de la paternité spirituelle. Ce film met directement en scène un père spirituel au sens ecclésial du terme. Piotr Mamonov, un acteur ancien joueur de jazz qui joue de façon splendide le père Anatoli, est doué dans le film de charismes étonnants. Il a le don de vision, d'anticipation des événements, il est capable de guérir les possédés. Et le secret d'une telle sur-humanité n'est pas comme le pense Badiou dans sa «passion du réel», mais dans sa profonde humilité: «anéantir son orgueil personnel jusqu'à accepter sa propre nature et son propre crime», tel est le choix héroïque qui permet au père Anatoli de transfigurer le réel.

2. Saint Alexis, une icône vivante

Il fallait rappeler ce contexte de destruction et de redécouverte de la paternité dans lequel nous vivons pour apprécier

à sa juste valeur la sainteté contemporaine d'Alexis Metchev né à la vie de ce monde en 1859 et monté au ciel en 1923. Il a mis l'amour au cœur de sa vie spirituelle, il a su parler de la responsabilité qu'ont les hommes sur cette terre, et il a été un des représentants les plus exemplaires de la tradition philocalique de la victoire possible de l'être humain en communion avec Dieu sur les passions de ce monde.

On connaît la vie de saint Alexis principalement grâce au livre de sœur Juliana (Maria Nikolaevna Sokoloff, 1899-1981) publié à Moscou en 1999[9]. Sœur Juliana a bien connu le *starets* Alexis, elle a fait partie de sa paroisse de saint Nicolas de Klennikah à Moscou. Il a représenté un deuxième père pour elle puisqu'elle l'a rencontré à douze ans immédiatement après avoir perdu son propre père, un prêtre de paroisse moscovite. Le père Alexis l'a accueillie en lui disant ces mots qui immédiatement lui firent comprendre qu'elle était arrivée à bon port: «Voilà longtemps que j'attendais ces yeux». Progressivement Alexis Metchev lui a proposé d'être comme une moniale dans le monde capable d'actualiser les dons du Saint-Esprit reçus à son baptême. Alexis Metchev fait partie de cette génération de spirituels qui a brisé la séparation ontologique entre clercs et laïcs. Tous les chrétiens dans l'évangile sont appelés à devenir rois, prêtres et prophètes. Et tous sont conduits par la Providence à recevoir de la communauté ecclésiale des responsabilités spécifiques. Ces responsabilités ne sont pas des fonctions interchangeables. Ils doivent correspondre à une vocation, c'est-à-dire à un appel spécifique de Dieu. Mais tous reçoivent la totalité des dons de l'Esprit au moment du baptême, c'est-à-dire tout au long de leur vie, à chaque fois qu'il renouvelle ce don dans l'acte de la confession et de la donation de soi eucharistique, amoureuse et/ou ministérielle.

Juliana veillait à accomplir certains services dans la paroisse (comme assister le père pour les confessions) mais

9. *Жизнеописание Московского Старца Отца Алексия Метчева*, составила Монахиня Юлиана, Moscou, Русский Хронограф, 1999.

elle devait avant tout témoigner de la joie chrétienne de la résurrection dans une société qui rejetait de façon violente le christianisme dans son incarnation confessionnelle orthodoxe. Après la mort du père Alexis, elle a réuni des témoignages et écrit un livre qui s'est enrichi de nouveaux récits d'année en année. Elle-même fit partie de l'Église des catacombes et devint une iconographe de talent qui contribua à partir de la légalisation de l'Église en 1944 au maintien de la tradition iconographique à l'époque soviétique. Elle devint religieuse et représente un lien entre le père Alexis Metchev et le père Alexandre Men' qu'elle a bien connu depuis son plus jeune âge jusqu'à sa maturité puisqu'elle vivait elle-même à Semkhoz. Elle était une proche de Mgr Athanase Sakharov (1887-1962), un confesseur de la foi qui a recueilli les fidèles du père Alexis après l'arrestation de son fils le père Serguei Metchev. Elle rend hommage à la fin de son livre à cet héritier du père Alexis qui fut le père spirituel du père Alexandre Men'[10].

Sœur Juliana raconte avec l'autorité des témoins de la foi des faits étonnants sur la vie du père Alexis. Elle explique tout d'abord que la vie du père Alexis avait été préparée par la Providence de longue date. En effet le père d'Alexis était un chef de chœur repéré par le métropolite Filaret (Drozdov) de Moscou (1782-1867), un des saints hiérarques les plus importants dans l'histoire de l'Église russe. Le père Alexis étant né en 1859, le jour de saint Alexis, homme de Dieu, il connut donc saint Filaret jusqu'à l'âge de huit ans. Cette amitié entre le jeune Alexis et le métropolite contribua à la décision du jeune homme d'entrer au séminaire puis de devenir diacre en 1884 et prêtre en 1893. Le père Alexis fut nommé curé et servit toute sa vie dans la paroisse saint Nicolas, paroisse située rue Marosseika (aujourd'hui rue Bohdan Khmelnitsky), qui était également dédiée à l'icône de la Vierge de Kazan. Cette église était donc sous le patronage particulier de la Mère de Dieu et disposait également

10. Yves HAMANT, *Alexandre Men, un témoin pour la Russie de ce temps*, Paris, MAME, 1993, p. 41.

d'une icône miraculeuse de la Vierge auprès de laquelle le père Alexis célébrait régulièrement des acathistes. Sœur Juliana ne devint donc pas iconographe par hasard.

Providentielle encore fut la rencontre du père Alexis avec le père Jean de Cronstadt et les pères d'Optino. Le père Paul Florensky était très proche de lui également et lui a consacré deux long articles en août 1923 et en juin 1924[11]. Le père Alexis Metchev fait partie de cette tradition spirituelle russe qui part des saints Boris et Gleb et qui passe par saint Serge de Radonège, saint Tikhon de Zadonsk et saint Séraphim de Sarov pour lequel il avait une vénération particulière. Il était aussi apprécié par un autre saint de l'Église russe de son époque, le patriarche Tikhon qui, libéré depuis peu, célébra en personne un office funèbre après son entrée au ciel en 1923.

Sœur Juliana insiste aussi dans sa biographie, deuxième trait caractéristique que je souhaiterais évoquer, car il me semble très emblématique, sur l'amour profond qui unissait Alexis Metchev à sa femme Anna Petrovna Moltchanova qu'il épousa l'année de son diaconat et qui lui donna quatre enfants entre 1888 et 1892 (Alexandra, Anna, Alexis, mort à 10 mois, et Serguei). Elle publie les lettres de feu qu'Alexis envoyait à sa femme. Cet amour puissant qui unissait les deux époux se poursuivra après la mort prématurée d'Anna Petrovna le 29 août 1902. Le père Alexis fut toute sa vie en communion invisible avec son épouse comme en témoignent les récits de sœur Juliana. Son fils Serge disait que son père dialoguait fréquemment avec sa femme après sa mort. Deux ans avant que le père Alexis ne meure, sa femme lui dit: «Ne sois pas triste mon chéri nous serons bientôt ensemble»[12].

11. Je remercie le père Milan Žust de m'avoir communiqué ces deux étranges articles du père Paul Florensky parus dans les œuvres complètes du père Paul, remplis d'une telle vénération pour le père Alexis qu'il en vient à imaginer que le starets s'était écrit sa propre oraison funèbre, ce qui semble douteux au vu du ton apologétique de celle-ci. Pavel FLORENSKY, *Сочинения*, t. 2. Moscou, Мысль, 1996, pp. 591-627

12. *Op. Cit.*, p. 51.

On pourrait élargir cette capacité à aimer à toute la vie du père Alexis, tant dans sa vie pastorale que dans son ouverture œcuménique. Rappelons qu'il enseigna pendant un temps dans un collège privé protestant de Moscou, le gymnase Winkler. Il savait se lier d'amitié avec des enfants juifs. Et sœur Juliana raconte comment pendant l'été 1915 il aimait assister aux messes célébrées par un métropolite catholique[13].

La troisième caractéristique saillante de la personnalité du père Alexis sont ses dons spirituels de clairvoyance dont sœur Juliana ne parle que dans le dernier chapitre de son livre, comme pour dire que même si tous ces phénomènes furent bien réels, là n'était pas l'essentiel. Pour elle l'essentiel est bien le projet fou du père de «monastère dans le monde». Les dons spirituels n'ont pu être reçus par le père que grâce à cette intuition phénoménale qui traverse toute la tradition philocalique de l'abbé Dorothée de Gaza, qu'aimait lire saint Alexis[14], à saint Tikhon de Zadonsk, mais aussi la philosophie religieuse russe, de Alexis Boukharev à mère Marie Skobtsoff et Paul Evdokimov. Ce dernier a résumé ce grand mouvement de la conscience ecclésiale porté par saint Alexis Metchev dans son livre *Les âges de la vie spirituelle*. Il cite notamment cette phrase de Tikhon de Zadonsk rapporté par Anna Guippius: «L'habit noir ne sauve point. Celui qui porte l'habit blanc et qui a l'esprit d'obéissance, d'humilité et de pureté, celui-là est un vrai moine du monachisme intériorisé». Toujours est-il que sœur Juliana cite de nombreux cas de clairvoyance. Elle raconte ainsi comment l'icône miraculeuse s'est mise à pleurer en 1915, alors que le père célébrait un *moleben* et bien d'autres histoires étonnantes. Mais, pour des raisons probablement liées au risque qu'encourait ce genre de manuscrit à l'époque soviétique à l'extérieur comme à l'intérieur de l'Église, elle ne mentionne que brièvement l'amitié entre le célèbre philosophe russe Berdiaev et le père Alexis. Et elle ne cite pas la

13. *Ibid.*, p. 85.
14. *Ibid.*, p. 136.

fameuse dernière rencontre en 1922 entre Berdiaev et le père Alexis, son père spirituel. Permettez-moi de la rappeler pour réparer cette lacune à partir de *l'Autobiographie spirituelle* de Nicolas Berdiaev écrite pendant la deuxième guerre mondiale:

> «En tant qu'institution sociale traditionnelle, l'Église s'avérait plus forte qu'en tant qu'organisme mystique. Cependant avant mon expulsion de Russie soviétique, une impression sereine s'est gravée dans mon esprit. Ce fut ma rencontre avec le père Alexis Metchev. Il était prêtre de l'ordre séculier mais fut considéré comme un *starets*. Une grâce singulière émanait de lui. Je n'a pu remarquer en lui aucun de ces traits terre-à-terre si habituels au clergé [...] C'est à travers le père Alexis que je ressentais mes attaches avec l'Église, attaches qui subsistaient malgré mes critiques acerbes et mon espoir d'une époque chrétienne absolument nouvelle. Je me sentais toujours membre de l'Église mystique du Christ».

La belle-sœur de Berdiaev, Evguenia Rapp, qui publia le manuscrit en français en 1954 après la mort du philosophe, ajouta en note le fait suivant:

> «Quelques jours avant son départ, Nicolas alla lui faire ses adieux. Il éprouvait un grand chagrin en quittant sa patrie. Après sa dernière entrevue avec le père Metchov, Nicolas revint tout ému: "Quand j'entrai dans la chambre du père Alexis, dit-il, il vint à ma rencontre tout en blanc, et j'eus l'impression qu'il était comme traversé par des rayons lumineux. Je lui dis combien il m'était douloureux de quitter ma patrie. Vous devez partir, me répondit le père Alexis. Il faut que votre parole soit entendue par l'Occident"»[15].

Permettez-moi maintenant de faire trois commentaires complémentaires à partir de ce bref portrait du père Alexis. J'aimerais en premier lieu insister sur la proximité de saint Alexis avec les moines d'Optino, mais aussi sur ce qui le distingue de ceux qui transformèrent cette spiritualité en spiritualité fataliste. Comme eux il expliquait que le monde

15. N. BERDIAEFF, *Essai d'autobiographie spirituelle*, Paris, Buchet Chastel, La barque du soleil, 1958, pp. 256-257.

était transpercé de théophanies. Il était l'anti-Kant qu'appréciaient les intellectuels russes tel que le père Paul Florenski et Nicolas Berdiaev. Mais si les *startsy* d'Optino envoyaient vers lui de nombreuses âmes, c'est aussi parce qu'il savait partager avec eux la vérité paradoxale de cette présence de Dieu dans ce monde.

Le discernement, dans la tradition chrétienne orthodoxe, consiste à savoir reconnaître la volonté de Dieu en toute circonstance, et surtout à ne pas identifier le mal de ce monde déchu avec la volonté de Dieu. Oui, *tout* a lieu selon la sainte volonté de Dieu, comme le disaient les moines d'Optino chaque jour dans leur fameuse prière. Mais le père Alexis, cet héritier de saint Tikhon et de Dostoievski, savait que ce *tout* était une condensation de «*tout ce qui est éternel* est selon la sainte volonté de Dieu»[16]. Dieu ne veut pas de larmes d'enfants, disait Alexis Karamazov. La solution évangélique de cette antinomie de la toute présence et de la toute absence de Dieu, c'est que Dieu est du côté des vivants. Dieu s'est incarné et a mis fin ainsi aux spéculations sur les origines du mal. Car le mal, «le Fils de Dieu l'a reçu en pleine figure» selon l'expression de Léon Bloy. Comme le dit le théologien catholique François-Xavier Durrwell «Le Dieu dont la domination est souveraine de fait n'existe pas; la croix en a proclamé la mort, au moment où le Fils de Dieu succombait à la méchanceté des hommes [...] Il semble que dans le dessein du Père, le mystère de la souffrance est au service de la naissance filiale, de la transformation en Dieu»[17].

16. Pour Berdiaev, Dieu ne laisse pas faire le mal non plus (*допускать*), comme on l'a faussement interprété à partir du livre de Job. Il n'est que dans l'action créatrice, pas dans la légitimation du non-être. Aux yeux des hommes il laisse croître le bon grain et l'ivraie. Aux yeux de Dieu il n'y a que sagesse en devenir. Dieu agit quand l'homme lutte à ses côtés pour amener le monde au 8ᵉ jour consolateur, présent-à-venir éternel de la création. C'est la grande leçon de Metchev transmise à Berdiaev: Dieu n'imagine pas le mal (qui deviendrait ainsi éternel), il prend sur lui le non-accompli pour en faire de la lumière.

17. F.-X. DURRWELL, *Le Père*, Paris, Cerf, 1999, p. 181.

La souveraineté du Père s'exerce là où il y a divino-humanité, c'est-à-dire là où il y a prière, là où il y a vie trinitaire. La peur, la souffrance et la mort sont du côté du néant. La liberté qu'à l'homme de refuser Dieu n'est pas la vraie liberté comme on le pense mais une objectivation de la liberté. La vraie liberté est en Dieu. En réalité la capacité de l'homme à rejeter l'amour de Dieu ne fait que témoigner que la création est une réalité eschatologique[18]. L'éternité du huitième jour n'est atteinte que lorsque la poussière chaotique à partir de laquelle Dieu a créé le monde le sixième jour reconnaît sa dimension créée et accepte de se laisser conformer à l'image et à la ressemblance de son Créateur. Et Dieu n'aurait pu créer le monde directement, en un jour, car précisément l'éternité est une histoire d'amour qui intègre le temps, c'est-à-dire la liberté de la créature... Le refus de l'homme au sixième jour d'être propulsé «aujourd'hui même» vers le huitième jour est l'œuvre de Dieu, mais elle appartient à l'homme seul comme le montre l'épisode des deux larrons sur la croix[19].

18. C'est la réponse à la pensée de Badiou selon laquelle «s'il y a une positivité ontologique du Mal, il s'ensuit que Dieu en est le créateur et donc le responsable.» (*Le Siècle*, *op. cit.*, p. 15) Badiou refuse cette absurdité mais il en conclut que Dieu, et donc aussi le bien et le mal, n'existent pas. Or il y a bien une réalité du Mal, l'ontologie précisément pour Berdiaev, sous l'emprise de l'homme luciférien qui se replie sur ce qu'il croit être sa lumière propre. Mais cela ne signifie pas que Dieu en soit responsable. Car Dieu est don, antidote absolu à l'être comme repli (ou travail, ou souci). Le monde de l'ontologie est incapable en soi d'accéder à la vie de l'Esprit, c'est la part de vérité de Kant. L'ontologie comme monde autonome est une illusion de l'homme du sixième jour.

19. Bulgakov ajoutait dans son anthropodicée que chaque être créé dans son état angélique disposait de la capacité de connaître-voir les conséquences de son rejet de la vie en Dieu. Cette vision correspond précisément à la vie autiste de l'homme riche du sixième jour à qui Dieu envoie Moïse et les prophètes. Dieu déconseille à l'homme ce type de vie-connaissance. Mais la liberté incréée dont l'homme doit apprendre à disposer est exigeante, sacrificielle. Celui qui refuse le sacrifice de l'Agneau, «immolé dès le commencement», celui-là peut régresser vers l'espace-temps de la liberté de choix de l'ego avec son cortège d'illusions, de frustrations et de souffrances. La vraie immolation précisément, le sacrifice du cœur brisé chanté par les psaumes, est celle de l'Incarnation salutaire. Tout ce qui tend vers l'éternité est selon la sainte volonté de Dieu.

Les conséquences de cette théodicée, de cette posture spirituelle face au mal, dans la relation entre le père-mère image du Père-Sagesse céleste et le fils-fille, consiste, côté paternel, en la capacité du «père» à prendre sur soi et, côté filial, à obéir à l'injonction du père d'aimer son prochain comme soi-même. Même si cette injonction conduit à de perpétuelles chutes des fils, le père pardonnera et relèvera le fils qui se confesse, qui «conserve sa conscience» (*совесть*) selon les mots du père Alexis[20]. Cet apprentissage de la vie spirituelle conduit les hommes à découvrir grâce à l'amour une nouvelle chair, accomplissement de la virginité, lieu d'où le monde devient transparent et se transfigure. Côté père, le chemin n'est pas moins ardu. Lorsque Alexis Boukharev était chahuté par ses élèves, il ne les punissait pas mais au contraire s'imposait des jeûnes très stricts. Le père c'est celui qui se vide. Et qui pour se vider, se retire de la vie, de la jouissance de la vie. Nous méritons de vivre si nous sommes dignes d'amour. La récompense ici c'est la gloire, que nous devons avoir la simplicité d'accepter comme des enfants nous dit C. S. Lewis.

Cette capacité à prendre sur soi les insuffisances d'autrui se retrouve chez les saints *strastoterptsy* depuis Boris et Gleb. Comprenons bien qu'il ne s'agit pas de pacifisme. Ce n'est pas un refus de résister au mal, au contraire c'est une transformation du mal de l'intérieur, avec un sens profond de la responsabilité personnelle. Lorsque le gouvernement soviétique décida de réquisitionner les biens de l'Église, le père Alexis donna les biens de la paroisse, mais garda les ustensiles du culte, ce qui pouvait lui coûter le Goulag. Il le savait mais disait aux prêtres qui venaient prendre conseil: «C'est ma responsabilité. Je ne décide que pour moi-même».

Le père avait aussi beaucoup d'humour. Permettez-moi de rapporter une anecdote. Lorsqu'il était arrêté et conduit à la Loubianka, il s'amusait à faire peur aux officiers du GPU en

20. *Op. Cit.*, p. 137.

simulant des crises d'apoplexie et en leur disant qu'il pourrait bien mourir dans leurs locaux, ce qui avait pour effet de les terroriser, car des ordres avait été donnés de ne pas pousser trop loin les interrogatoires. Chacun savait combien le père était aimé de la population.

Ce sens de la responsabilité personnelle, prenant sur soi, est la caractéristique principale de la paternité qui, selon la tradition ecclésiale, est la source de la puissance divine. En effet la puissance de Dieu s'identifie avec sa paternité nous rappelle Durrwell. C'est pourquoi l'Église confesse: «Je crois en Dieu le Père tout-puissant, créateur du ciel et de la terre». La toute-puissance est paternelle et créatrice.

Attirons maintenant l'attention des chrétiens orthodoxes sur les dommages causés par la pseudo-spiritualité apophatique qui consiste à ne pas accorder d'importance aux phénomènes extra-rationnels. D'un côté on affirme la pauvreté de la raison pour saisir la lumière des énergies incréées et de l'autre, lorsque ces énergies se manifestent, on évite de les regarder en face pour éviter de tomber dans l'illusion (*прелесть*). Cela pose un problème très important pour la guidance spirituelle de cette fin de siècle, à savoir comment parler du démon, mais aussi comment discerner si tel ou tel phénomène vient de Dieu ou non. La réponse des mystiques comme Myrna Nazour ou Séraphin de Sarov est de reconnaître la présence du Malin mais de ne pas lui accorder l'importance qu'il souhaite obtenir. C'est en effet à proprement parler du temps perdu. Le monde objectivé construit par l'intelligence démoniaque est un royaume divisé, nous dit l'évangile.

Cela ne signifie pas qu'il faille rejeter le monde de l'Esprit, comme cherche à nous en convaincre notre conscience craintive. Le monde de la «matrice», comme dirait Dantec ne dispose d'aucun pouvoir hors de celui que nous lui attribuons. Le Christ a vaincu le monde par sa résurrection, c'est là bien sûr un acte de foi. Mais un acte de foi que l'intelligence humaine peut atteindre si, comme le recommandent toute une pléiade de penseurs de Boulgakov et Berdiaev à Rowan Williams et John Milbank, elle se libère de sa prison

onto-centrée. Les témoignages de phénomènes spirituels extraordinaires vécus par Alexis Metchev sont là pour nous le montrer. Et il suffit de lire la vie de Marthe Robin par Jean Guitton, la vie du père Arsène, un autre *starets* russe fameux de l'époque soviétique, ou les ouvrages de Joachim Bouflet sur les apparitions mariales, pour se convaincre qu'il s'agit de phénomènes à la fois exceptionnels et très réels. L'Église dispose d'un critère de vérification de l'authenticité des phénomènes spirituels: à savoir les fruits spirituels. Si une apparition de la Vierge est capable de se maintenir, de se reproduire, et transmet des messages de paix conformes aux Écritures, et donne des fruits tels que la prière, l'ascèse, la paix, l'amour, alors dit l'Église, on peut être sûr de l'authenticité du phénomène. C'est pourquoi il me paraît urgent que les théologiens orthodoxes sortent de leur torpeur pseudo-apophatique et se mettent à intégrer dans leur théologie les messages contemporains de la Vierge et du Christ au temps présent. Qui aujourd'hui interprète les phénomènes de Soufanieh ou les nombreux cas d'icônes miraculeuses dans l'Église orthodoxe?

Ajoutons un dernier commentaire que l'on peut tirer de la vie de la communauté du *starets* Alexis. Les enfants spirituels du père Alexis disposaient d'une totale liberté. Le père leur recommandait simplement de tenir un journal et de venir se confesser régulièrement. Sœur Juliana raconte comment à plusieurs reprises ses enfants spirituels ne suivirent pas les recommandations du père Alexis. Le père spirituel ne dispose d'aucun droit d'empêcher ses enfants de prendre leurs propres décisions. Le père Alexis pouvait accorder une telle liberté car il disposait du charisme et du désir de la ressemblance au Père. Il disait «La gouvernance de la vie appartient au cœur. L'intelligence est la force de travail du cœur». Paul Evdokimov a rappelé un aspect très important de la tradition de paternité spirituelle, à savoir que si le fils spirituel devait totale obéissance au père spirituel, si son travail était de mettre une croix sur sa volonté propre, cela ne signifiait pas pour autant qu'il devait abandonner sa conscience. Or cette conscience dispose d'un critère qui lui

permet de maintenir son vœu de fidélité au père, c'est la capacité de ce père à se comporter à l'image du Père céleste.

3. La paternité spirituelle pour les hommes et les femmes du XXIe siècle[21]

Une Église qui redécouvre son Père à travers ses saints est une Église qui devient moins institutionnelle, moins juridique, et plus familiale au sens le plus ouvert du terme. C'est pourquoi je crois sincèrement que la tâche la plus urgente de nos confessions respectives est de remettre en chantier leurs codes de droit canon, d'y faire jaillir les diamants les plus beaux et d'abandonner les règles les plus dépassées. Mais surtout d'y faire prévaloir un esprit correspondant à la nouvelle image du père que saint Alexis Metchev nous a fait connaître, un père qui donne tout, qui pardonne tout.

L'Église peut rappeler certaines normes, mais elle doit distinguer la règle contextuelle de l'esprit des lois. Michel Onfray et ses amis ont trop beau jeu d'identifier le christianisme où le corps est une punition, «la terre une vallée de larmes, la vie une catastrophe, le plaisir un péché, les femmes une malédiction, l'intelligence une présomption, la volupté une damnation»[22]. C'est le devoir de ceux qui assument une vocation de paternité dans l'Église de faciliter le cheminement des hommes, y compris en leur rappelant les paroles les plus responsabilisantes du Christ. Mais leur jugement doit toujours s'effacer devant l'image du Père que nous a transmise le Christ, par les Écritures et la tradition de l'Église. Celle d'un Père qui fait toujours le premier pas, qui pardonne à celui qui se repent, et qui comble au centuple celui qui donne.

21. Cette tentative de s'ouvrir à de nouvelles voies de guidance spirituelle dans le maquis des gnoses contemporaines considère comme acquises les bases de la direction spirituelle exposée par Mgr Kallistos Ware dans son livre *Le Royaume intérieur*.

22. Michel Onfray, *Traité d'athéologie*, Paris, Grasset, 2005, p. 98.

De telle façon que l'Église ne soit plus considérée comme une instance extérieure à notre humanité, comme une institution qui juge du bien et du mal, mais comme une communauté de personnes où se produisent les noces amoureuses de Dieu et des hommes et qui se transforme au fur et à mesure de ces épousailles en Royaume de la Trinité céleste sur la terre. Dans les premiers temps de l'Église, l'évêque ne disposait que du pouvoir de la charité, dont la légitimité se trouvait dans sa capacité du martyre. Comme le dit cette belle parole de 2 Co 1, 24: «Nous ne sommes pas les maîtres de votre foi, nous sommes les serviteurs de votre joie»[23]. En définitive le grand retour aux Pères de l'Église qui a marqué les XIX-XXe siècles n'a été qu'un prélude d'un mouvement plus profond de redécouverte de la paternité aimante de Dieu. Mais cette synthèse néo-patristique se devait d'être créatrice. Il fallait se débarrasser des anthropomorphismes et des sociomorphismes qui ont brouillé la représentation du Référent absolu. Aujourd'hui ce ne sont plus seulement les Pères de l'Église qu'il faut redécouvrir, c'est la paternité amoureuse dans l'Église. Et la relation personnelle père-fils telle qu'elle apparaît dans l'évangile de Jean doit servir de paradigme faisant évoluer toute la société vers le Royaume.

Si les Églises du monde ne prennent pas conscience rapidement de cette tâche qui les attend, de ce retournement du pouvoir-souveraineté en service-créateur, il se pourrait bien que le monde sécularisé néo-athée ne leur réserve le même sort qu'à celui de la paroisse du père Alexis. Au début des années Trente l'Église a été détruite, les icônes ont été profanées, les paroissiens ont été arrêtés ou dispersés. Rowan Williams l'écrit très clairement dans son livre *Icônes perdues*: «Le sens de l'humain, de la lente et exigeante construction d'un moi non plus immédiat et réactif, mais capable de choix et existentiellement partenaire et solidaire de l'autre, voilà ce que nous avons perdu et qu'il nous faut

23. Cité par Paul EVDOKIMOV dans *Les âges de la vie spirituelle*, *op. cit.*, p. 212.

d'urgence retrouver»[24]. Pour Williams les êtres humains ne parviendront à retrouver des appartenances ecclésiales leur permettant de faire corps que si l'on parvient à capter leurs désirs au moyen d'icônes post-modernes, c'est-à-dire au moyen «de structures qui permettent et de *voir*, et de nouer des liens, à la lumière d'autre chose que nos décisions individuelles et collectives»[25]. En définitive la liberté, selon le mot d'Iris Murdoch, ce n'est pas la réalisation de la volonté, «c'est l'expérience de la vision exacte, qui provoque l'action»[26]. Aujourd'hui si on ne réinvestit pas l'imagination des hommes par le visage paisible et tout-puissant de Dieu, si on n'arrive pas à convaincre que seul le Père céleste peut offrir à l'homme ce qu'il désire le plus au monde, à savoir l'accomplissement de sa liberté créatrice dans l'amour, le psycho-pouvoir mondial contemporain manipulera de plus en plus les esprits en leur proposant cette pseudo-liberté des enquêtes marketing.

Ce pouvoir phénoménotechnique est basé sur les technologies de la connaissance et de la culture. «Ils fonctionnent, écrit le philosophe Bernard Stiegler, comme des instruments qui privent les cerveaux de leur conscience, c'est-à-dire de leur rapport au savoir (de leurs savoir-vivre, de leur savoir-faire et de leurs savoirs formels et théoriques), s'il est vrai que *con-scientia* veut dire "avec savoir"»[27]. «Mais, poursuit Stiegler, le capitalisme ne peut instancier que des entités calculables, et le singulier est précisément ce qui n'est pas calculable — parce que c'est l'incomparable. Or sans singularité il ne peut y avoir de désir. C'est ainsi que la libido est liquidée, et c'est ce qui conduit au capitalisme pulsionnel, à la télévision pulsionnelle, et même à la politique pulsionnelle»[28].

24. R. WILLIAMS, *Icônes perdues*, Paris, Cerf, 2005, 4e de couverture.
25. *Ibid.*, p. 93.
26. Cité par Jonathan Sutton dans son beau livre sur Soloviev, J. SUTTON, *The Religious Philosophy of Vladimir Solovyov*, Ezmouth, J. Hick, 1988 et traduit en russe chez Duh i litera en 2008.
27. B. STIEGLER, *Economie de l'hypermatériel et psychopouvoir*, Paris, Fayard, Mille et une nuits, 2008, p. 93.
28. *Ibid.*, pp. 95-96.

Comme on le sait, quand la libido est détruite, les pulsions se déchaînent. Et les pulsions des hommes deviendront de plus en plus sauvages. «On a capté l'attention du loup, on le fascine, on lui donne une force énorme, mais il redeviendra un loup — faute d'avoir pu et su devenir un homme»[29]. Y aura-t-il alors des héritiers de saint Alexis qui nous indiqueront où nous protéger de la meute?

L'écrivain Maurice Dantec est tellement fasciné par cette violence animale endémique, cette caractéristique la plus profonde de la pensée moderne selon John Milbank, qu'il n'hésite pas lui-même à imaginer les tortures les plus affreuses contre tous ces ennemis. Dans son roman *Les racines du mal* il met en scène un tueur en série mal aimé par ses parents. Dans *Villa Vortex,* il s'agit d'un tueur roboticien, incarnation de la technique métaphysique. Dans *Le Monde de ce Prince* (*Artefact*), nouvelle la plus insoutenable de Dantec, l'auteur à succès décrit des tortures abominables en citant saint Jean: «Bien plus, l'heure vient où quiconque vous tuera pensera rendre un culte à Dieu» (Jn 16, 2). Dantec, dont le christianisme est récent, ne s'est pas libéré de cette idée anti-manichéenne qu'on trouve dans la Kabbale, selon laquelle «l'Adversaire est aussi l'instrument du Dieu Unique et Absolu»[30]. On est loin de saint Jacques: «Dieu ne peut être tenté de faire le mal et ne tente personne. Chacun est tenté par sa propre convoitise qui l'entraîne et le séduit» (Jc 1, 14-15).

Mais Dantec est aussi l'un des rares penseurs à comprendre aujourd'hui que l'Apocalypse n'est pas un mythe pour théologiens érudits et marginaux. Elle est une réalité vivante, une composante essentielle de notre espace-temps. Aussi Dantec, Dostoievski de la post-modernité, sait de quoi il parle lorsqu'il écrit que seul le pardon, «nom de la Grâce», permet de se libérer de ce monde déchu et d'entrer dans le chronotope du Royaume.

29. B. STIEGLER, *op.cit.*, p. 120.
30. *Artefact*, *op. cit.*, p. 521.

CONCLUSION

J'ai conscience en parlant de Rowan Williams, de Bernard Stiegler et de Maurice Dantec de m'être écarté de mon propos. Mais en matière d'hagiologie, le hors-sujet me paraît plus adéquat que l'édification de sépultures historiques à ceux que la mémoire de l'Église reconnaît comme vivants. C'est là une leçon que j'ai reçu de saint Alexis au travers de la philosophie de l'objectivation de Nicolas Berdiaev.

Le saint juste Alexis de Moscou (Metchev) a été glorifié en l'an 2000 au cours du synode des évêques de l'Église orthodoxe russe. Ses reliques reposent dans son ancienne paroisse St Nicolas de Klenniki à Moscou. L'Église honore sa mémoire quatre fois dans l'année, les 29 janvier/11 février (synaxe des nouveaux martyrs), les 9/22 juin et 20 août/2 septembre (saints de Moscou) et le 16/29 septembre (translation de ses reliques). Son fils, le père Serguei Metchev, arrêté au nom de sa foi et fusillé le 6 janvier 1942, fut glorifié en même temps que lui. Il est célébré le 24 décembre.

Antoine ARJAKOVSKY

Summary of ARJAKOVSKY, *"Spiritual Paternity in Human Society: Saint Alexis Mečëv (17th March 1859 — 22nd June 1923)". Contemporary Western thought tends to exalt atheism as a kind of benevolent agnosticism. Responsibility for this must be laid before the door of those Christian thinkers who attempted to dispense with the concept of the mystery of God's fatherhood. Many contemporary philosophers go as far as rejecting any fatherly authority figure. On the other hand, Christian theologians, such as Serge Boulgakov and François-Xavier Durwell, have reacted by calling for a rediscovery of God's oneness in his Trinitarian fatherhood. The secular arts, such as the cinema, also bear witness to serious attempts to rediscover the concept of fatherhood.*

A 20th century Russian saint, Alexis Mečëv (1859-1923), whose life is described in a book published in 1999, was ordained to the priesthood in 1893, and was appointed parish priest in Moscow, and soon became renowned as a spiritual father and guide. Father Alexis was married, and became the father of four children; his

lasting love for his wife, even after her death in 1902, was one of his most striking personal characteristics. Among the celebrated Christians who were his friends was Nicholas Berdiaieff, who wrote of him that although he was a secular priest, he was considered a starets. *Exceptionally ecumenically minded for his time, Father Alexis also counted amongst his friends several Catholics, Protestants and Jews. He reflected a great deal about the possibility of a "secular monasticism", and dreamed of creating a "monastery in the world". The spiritual masters of Optino sent Father Alexis a number of layfolk for spiritual guidance, because of his gift of discernment. Like many spiritual fathers, he had capacity to take upon himself the sufferings of his spiritual children. More than anything, he is remembered for his spiritual charisma and gifts. Yet he refused to attribute excessive importance to non-rational spiritual phenomena. Recognising the full freedom of his spiritual children, he was very aware of the fact that one owes unconditional obedience to one's spiritual Father only insofar as one can see in him the image of God the Father. In today's world, only the peaceful face of the Almighty Father can truly give humankind what it so ardently desires: the fulfilment of its creative freedom in love.*